

bles et délicats; ils manquent de dignité. Des sonnettes sont suspendues autour du ti; agitées par le vent, elles font entendre un carillon continu. La hauteur de ce monument est de 561 pieds au-dessus du sol. Le ti est doré; on disait que l'empereur a l'intention de faire dorer toute la pyramide.

Le 26 avril M. Symes et ses compagnons quittèrent Pégou pour retourner à Rangoun. Après avoir passé quelques jours dans cette ville, ils obtinrent la permission d'aller à Amérapoura, capitale de l'empire barman. Le 29 mai M. Symes s'embarqua pour cette ville; on entra de la rivière Rangoun dans l'Iraouaddy que l'on remonta en traversant un pays dont les bords étaient très-bien cultivés et très-peuplés. Ses eaux étaient couvertes de bateaux. On passa par un grand nombre de villages et de villes; les principales de celles-ci étaient Panlang, Promé, Mieïday, Lounghi et Pagahm. On trouva la température moins chaude que sur le bord de la mer, ce qui fut fort agréable; toutefois on fut d'abord très-tourmenté par les maringouins.

On vit en quelques endroits de grands magasins en bois et couverts en chaume, qui appartiennent à l'empereur, ils sont toujours pleins de grain prêt à être transporté dans toutes les parties de l'empire qui peuvent en avoir besoin, notam-

ment dans les provinces de l'intérieur qui éprouvent quelquefois des disettes, parce que les pluies n'y sont ni si abondantes ni si régulières que dans les autres. « Cette sage et bienfaisante précaution, dit M. Symes, montre que le monarque barman ne perd pas de vue le bien-être de son peuple.

A mesure que l'on avançait vers le nord, on apercevait un pays entrecoupé de collines et de vallées; plus loin, des montagnes s'étendaient dans l'ouest; tantôt le terrain était découvert, tantôt bien boisé.

A Promé, où l'on n'avait jamais vu un Européen, M. Symes descendit à terre, et fut l'objet de la curiosité générale. « Les hommes me contemplaient d'un air effaré, dit-il, les enfans me suivaient, les femmes riaient aux éclats, et frappaient des mains pour exprimer leur surprise. Partout où je portais mes pas, la foule s'écartait respectueusement devant moi; cette nation est singulièrement bienveillante envers les étrangers.

A Pagahm on observa des moulins fort simples qui servent à presser la graine du sesame pour en extraire de l'huile. Le bétail de ce canton était très-gras, ce qui fit penser qu'on le nourrissait avec les gâteaux que forme la graine en sortant du pressoir.



Quoique la population parût plus considérable, et l'agriculture plus florissante à mesure que l'on s'avancait au nord, cependant le pays était aride; de grands espaces étaient couverts de plantes fanées, de longues crevasses indiquaient l'excessive sécheresse du sol; le bétail était maigre, on attendait la pluie avec impatience.

On jeta en passant un coup-d'œil sur Ava qui fut long-temps la capitale de l'empire; cette ville présentait un tableau complet de désolation. Comme ses maisons, de même que la plupart de celles de ce pays, ne consistaient qu'en bois et en bambou, un ordre de l'empereur a suffi pour les faire transporter dans la nouvelle cité; quoique le terrain où elles étaient soit presque entièrement couvert d'herbes et de halliers, on y distingue encore la trace des rues, des ramparts, du palais impérial, de la salle du grand conseil. Les voyageurs entrèrent dans deux grandes maisons en briques qui avaient été destinées aux étrangers; elles n'étaient peuplées que de chauve-souris qui les frappèrent de leurs ailes en volant; il sortait une odeur infecte de ces habitations délaissées. Des touffes de bambous, des ronces et quelques bananiers cachaient la plus grande partie de l'emplacement occupé par cette cité naguère florissante. Les temples auxquels, par respect, les Barmans n'avaient pas osé toucher,

éprouvaient les effets des ravages rapides du temps.

En quittant Ava, le fleuve fait un coude. On découvrit, sur la rive opposée, les tours et les pyramides d'Amérapoura qui forment un contraste prodigieux avec les restes d'Ava, et consolent de la tristesse que ces ruines ont inspirée.

A quatre milles au nord-est d'Ava, les débordemens du fleuve ont formé, dans les temps de pluie, le lac de Tounzeman; c'est sur sa rive septentrionale que la nouvelle capitale fut fondée. Sur le bord opposé se trouve le village de Tounzeman dans lequel logea l'ambassade.

« Quand nous entrâmes dans le lac, dit M. Symes, le grand nombre de bateaux qui s'y étaient réfugiés pour éviter le danger que leur aurait fait courir le débordement du fleuve, la singularité de leur construction, la hauteur des eaux qui semblaient menacer d'inonder la ville, l'amphithéâtre formé par les montagnes dont elle était environnée, tout nous présentait une scène nouvelle et imposante.

« L'empereur était à une de ses maisons de plaisance; il devait revenir sous peu de jours. On nous avertit que l'étiquette de la cour exigeait qu'un envoyé étranger ne se montrât pas en public avant d'avoir été présenté au monarque; l'on ajouta très-honnêtement qu'étant habitués à



prendre de l'exercice, nous pourrions nous promener à cheval dans les plaines qui s'étendaient entre notre logement et les montagnes. »

Les Anglais étaient fort bien logés; on leur fournit avec une grande munificence tout ce dont ils avaient besoin, et l'on distribua même de l'argent aux personnes de la suite de l'ambassadeur pour acheter les objets de première nécessité ou de fantaisie qui se vendaient dans leur voisinage.

Au bout de quelques jours, le retour de l'empereur fut annoncé par une quantité de fusées volantes. Le 30 août fut fixé pour l'audience publique de l'ambassade anglaise. La veille au soir M. Symes, qui avait pris des renseignemens sur le cérémonial à observer, sut que les Barmans n'ayant pas le même degré d'estime que nous pour la profession de médecin, il n'était pas d'usage qu'un docteur fût admis dans la grande salle du conseil. M. Symes vint à bout de surmonter cette difficulté, il fut convenu que le docteur Buchanan serait reçu; mais en même temps on stipula que dans le cortège, il monterait un cheval et non un éléphant.

Le 30 août à huit heures du matin, l'ambassade s'achemina vers les bords du lac où elle trouva trois canots de guerre qui en vingt minutes la transportèrent de l'autre côté, où une foule immense l'attendait. Un éléphant était préparé

pour M. Symes. Les gens de qualité parmi les Barmans conduisent eux-mêmes cet animal en s'asseyant sur son cou entre les oreilles; M. Symes ayant annoncé qu'il ne saurait pas se tenir de cette manière, on avait placé sur le dos de l'animal un grand panier d'osier ressemblant en quelque sorte à la caisse d'une voiture découverte; il était attaché par des chaînes de fer qui passaient sous le ventre de l'éléphant. M. Wood et M. Buchanan montèrent de petits chevaux fringans très-bien enharnachés. Tout étant arrangé, on s'avança à petit pas, on entra dans une belle rue très-large pavée en briques, bordée de maisons basses construites en bois et couvertes en tuiles; pour l'occasion actuelle elles étaient nouvellement blanchies et ornées de branchages et de fleurs; de belles marchandises étaient étalées sur le devant des boutiques. Des balcons couverts et formant des saillies de quatre pieds en avant des maisons, étaient remplis de spectateurs; des petits garçons étaient assis sur les toits; les rues étaient tellement pleines de monde qu'il ne restait au cortège que la place suffisante pour avancer. Quand le cortège paraissait, chaque spectateur s'asseyait sur ses talons pour lui faire honneur, et restait ainsi jusqu'à ce qu'il fût passé; dans ce concours immense il n'y avait pas le moindre désordre ni le moindre bruit.



On marcha ainsi par plusieurs rues larges et bien alignées. A deux milles du lieu du débarquement, on arriva au fort qui renferme le palais impérial et les demeures des principaux personnages de l'état. Le rempart entouré d'un fossé et revêtu d'un mur en briques a vingt pieds de haut, outre le parapet où il y a des embrasures pour du canon et des meurtrières pour la mousqueterie. Les Barmans regardent cette forteresse comme imprenable. M. Symes ne voulut pas mortifier leur vanité en leur disant qu'une batterie de douze canons réduirait en peu d'heures leurs murailles en un monceau de ruines.

Après plusieurs détours dans les rues que forment les maisons du fort, on mit pied à terre, et l'on marcha jusqu'au rhoum, salle immense où l'on n'entra qu'après avoir ôté ses souliers. Les Anglais s'y assirent sur des tapis, le visage tourné vers la porte du palais; on leur dit d'attendre l'arrivée des princes de la famille royale. Les fils du roi parurent bientôt, et passèrent successivement, accompagnés chacun d'une suite nombreuse et brillante qui augmentait en raison du degré de leur naissance et de leur dignité. L'enghi-tekien (héritier présomptif), vint le dernier. Le plus grand ordre régnait dans ces pompeux cortèges, ce qui en rendait l'effet plus imposant. Quoique ce spectacle nouveau intéressât beaucoup

les Anglais, toutefois, comme ils restèrent deux heures dans le rhoum à voir défiler tout ce monde, ils trouvèrent le temps un peu long, et remarquèrent même qu'on avait en quelques points montré peu d'égard pour eux.

Ils sortirent ensuite du rhoum, traversèrent une cour intérieure où une troupe de sauteurs faisait des tours de force, et de jeunes filles étalaient leurs grâces en dansant au son d'une musique peu harmonieuse. On les fit monter dans le lotoun, salle vaste et magnifique. La cour y était réunie et y déployait toute la splendeur imaginable. La salle est soutenue par soixante-dix-sept colonnes dorées distribuées en onze rangs. Au fond de la salle il y a une haute jalousie dorée qui prend toute la largeur de l'édifice, et au centre de cette jalousie une porte dorée qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse voir le trône. Tous les princes et les principaux personnages de l'empire étaient assis sur le parquet. « Lorsque nous eûmes pris possession des places qui nous étaient destinées, on nous avertit très-poliment de ne pas tourner nos pieds vers le siège de l'empereur. Nous fîmes nos efforts pour nous asseoir dans la posture de ceux qui nous environnaient; notre maladresse à ce genre d'exercice fit rire quelques-uns de nos voisins. »

Huit prêtres récitèrent d'abord une longue



prière au pied du trône, ensuite M. Symes remit la lettre du gouverneur général du Bengale à un officier; elle fut lue ou plutôt déclamée à haute voix par un autre qui donna aussi lecture de la liste des présens. Après un intervalle de quelques minutes, un officier s'avança vers M. Symes, et lui adressa plusieurs questions comme si elles fussent venues de la part de l'empereur des Barmans, puis il alla vers le trône comme pour la rendre à son maître, ce qui fut réitéré plusieurs fois.

Une superbe collation fut ensuite servie, il n'y avait pas moins de cent plats; plusieurs mets étaient de très-bon goût. Quand les Anglais se levèrent pour se retirer, le grand-maître des cérémonies leur dit de faire trois salutations au trône, par une légère inclination de corps, et en portant la main à la tête. Les princes sortirent avec autant de pompe qu'ils étaient entrés.

Le lendemain on vint annoncer aux Anglais que, comme ils avaient été présentés, il y avait des éléphants et des chevaux à leur disposition, et que des ordres avaient été donnés pour leur faire voir tout ce qui méritait l'attention des étrangers. On avertit aussi M. Symes que le l'enghi-tekien devait tenir sa cour le jour suivant pour recevoir l'ambassade. M. Symes demanda de son côté que l'on observât mieux qu'à l'audience, dans le pa-

lais de l'empereur, certaines formalités qui avaient été convenues d'avance; on lui promit d'avoir égard à ses observations.

On suivit le même ordre qu'à l'audience précédente; M. Symes fut plus content de la conduite que l'on tint envers lui. Tout parut aussi pompeux chez l'héritier présomptif que chez le monarque. Les mêmes cérémonies eurent lieu; quatre prêtres entonnèrent un cantique; quand il fut terminé, la fenêtre du fond de la salle s'ouvrit brusquement, et l'on vit l'enghi-tekien assis. Il resta immobile et silencieux; au bout d'un quart d'heure les volets se refermèrent.

Symes alla ensuite chez la belle-mère de l'empereur; cette princesse était âgée de soixante-douze ans; elle adressa plusieurs questions aux Anglais, et leur dit fort obligeamment qu'elle faisait des vœux pour qu'ils vécussent aussi longtemps qu'elle.

Les deux jours suivans on fit des visites aux quatre autres fils de l'empereur; ces jeunes princes n'étant pas astreints à se conformer à l'étiquette de la souveraineté, la réception chez eux fut plus agréable et moins cérémonieuse que chez l'enghi-tekien.

Quelques jours après les Anglais allèrent chez le siredaou ou grand-prêtre qui les reçut dans un très-beau monastère. « Il nous accueillit avec



beaucoup de politesse, dit M. Symes, et mit dans ses regards et dans ses manières plus d'amabilité et de complaisance qu'aucun des prêtres que j'eusse vus. C'était un homme d'une quarantaine d'années, il n'affectait pas, comme les autres rhahaans ou prêtres, un air austère et mortifié; au contraire il avait l'air gai et assez d'embonpoint. Je lui offris mon présent qui consistait en une pièce de soie jaune, en bois de sandal et en quelques bougies revêtues d'une feuille d'or. Il fit plusieurs questions sur l'Angleterre, et demanda entre autres quelle était la durée de la traversée de notre pays dans l'Inde. Quand on l'en eut instruit, il répliqua que nous étions un peuple bien extraordinaire d'entreprendre de si longs voyages. Je lui parlai de la magnificence du couvent où nous étions. Il répondit que ces choses terrestres n'attiraient point son attention; qu'il n'était dans le monde qu'un ermite. Je me recommandai à ses prières; il me dit qu'il priait tous les jours pour le bonheur du genre humain; mais qu'il nous recommanderait à la protection particulière de Goudma. Il fit quelques observations, que je ne compris pas, sur notre manière de nous vêtir, et même il sourit, liberté que se permet rarement un rhahaan.

M. Symes avait d'abord espéré, d'après les renseignements qu'il recueillit, que la mission dont il

était chargé aurait une heureuse issue; peu de temps après, cette perspective flatteuse s'évanouit, et il apprit que des personnages considérables s'opposaient aux succès de ses projets qui devaient nuire à leurs intérêts. On s'efforça d'inspirer au roi des soupçons et de la défiance contre les Anglais; on y réussit en partie. Instruit secrètement que l'empereur ne voulait pas donner lui-même une audience à l'ambassade, M. Symes demanda une explication positive, et ne reçut qu'une réponse évasive; il alla et envoya chez les princes, pour recevoir les présens qu'ils comptaient lui faire; partout les Anglais furent reçus d'une manière malhonnête. En conséquence, M. Symes écrivit au premier ministre et au conseil d'état, pour se plaindre du défaut de politesse des princes et de plusieurs officiers de l'empereur, et demander à être regardé comme le représentant d'une puissance souveraine, et en cette qualité, à jouir de la considération accordée aux ambassadeurs des autres nations, et notamment à être honoré d'une audience personnelle de l'empereur, ajoutant que si on la lui refusait, ce refus serait regardé comme une si grande insulte par le gouvernement britannique, qu'à l'avenir il ne ferait plus la moindre démarche pour établir des liaisons d'amitié entre les deux nations.

Il apprit de bonne part que ses représentations



avaient excité une grande fermentation dans le conseil. Après de longues délibérations, il fut décidé qu'il valait mieux accorder ce que demandait l'envoyé anglais, plutôt que d'en venir à une rupture ouverte.

En conséquence, les Anglais retournèrent à la cour le 30 septembre, ils furent reçus dans la grande salle de cérémonie de l'empereur, qui est au moins aussi magnifique que le lotoun. Au bout d'un quart-d'heure, la porte qui cachait le trône s'ouvrit, et laissa voir l'empereur, montant les marches qui y conduisent; il semblait s'avancer avec difficulté, et avoir de la peine à se soutenir, car il s'appuyait sur la balustrade, ce qui ne provenait que de la pesanteur de ses habits de cérémonie qui, suivant ce qui fut assuré à M. Symes, étaient couverts de plus de cent marcs d'or. Dès que le monarque parut, tous les courtisans s'inclinèrent profondément et joignirent les mains; l'on n'exigea des Anglais que de se baisser un peu en avant, et de tourner leurs jambes en dedans autant qu'ils pourraient.

Quand on eut lu à l'empereur le nom des personnes qui devaient être présentées ce jour-là, ce prince prononça quelques paroles pour ordonner d'accorder des distinctions à une personne présente. Puis il regarda fort attentivement les Anglais pendant quelques minutes sans dire un mot et se

retira. Quoiqu'il n'y eût rien de bien flatteur dans cette réception, il fallait s'en contenter, puisqu'elle était conforme à l'usage et à l'étiquette de la cour barmane, et que, d'ailleurs, les termes dont on était convenu avec M. Symes n'avaient pas été positivement enfreints: par conséquent celui-ci jugea qu'il ne serait pas convenable de se plaindre.

Bien plus, il n'eut bientôt qu'à se louer du ministère barman; car, dans la réponse officielle adressée à sa demande, il vit qu'il avait obtenu tous les objets essentiels de sa mission. L'empereur accordait au commerce anglais des avantages très-importans. Les marchandises d'Europe et de l'Inde britannique, importées dans des navires anglais, devaient payer un droit de dix pour cent sur la valeur; les droits de port et de mouillage étaient fixés à un taux modéré; le bois de tek, la production la plus précieuse du pays pour les Anglais, n'était soumis qu'à un droit de cinq pour cent à la sortie.

M. Symes, ayant rempli au gré de son espoir l'objet pour lequel il avait été envoyé, fit les préparatifs de son départ. On était au milieu d'octobre. Le mois barman de sondainghite, qui était près de finir, est un temps de fête et de réjouissance. Durant les quinze derniers jours, la ville fut illuminée tous les soirs: des lanternes de papier